F. Guénard

Département de philosophie / Université de Nantes

Agrégation / L3

**Travail – Techniques – Production**

Textes complémentaires (3)

20 « L'homme n'est que le ministre ou l'interprète de la nature ; il n'entend et ne fait qu'autant qu'il a de connaissance ou expérimentale ou réfléchie des êtres qui l'environnent. Sa main nue, quelque robuste, infatigable et souple qu'elle soit, ne peut suffire qu'à un petit nombre d'effets ; elle n'achève de grandes choses qu'à l'aide des instruments et des règles : il en faut dire autant de l'entendement. Les instruments et les règles sont comme des muscles surajoutés aux bras, et des ressorts accessoires à ceux de l'esprit. Le but de tout art en général, ou de tout système d'instruments et de règles conspirant à une même fin, est d'imprimer certaines formes déterminées sur une base donnée par la nature ; et cette base est ou la matière, ou l'esprit, ou quelque fonction de l'âme, ou quelque production de la nature. Dans les arts mécaniques, auxquels je m'attacherai d'autant plus ici, que les auteurs en ont moins parlé, le pouvoir de l'homme se réduit à rapprocher ou à éloigner les corps naturels. L'homme peut tout ou ne peut rien, selon que ce rapprochement ou cet éloignement est ou n'est pas possible ».

 Diderot, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, article « Art » (1751).

21 « De plus ce qu’on appelle instruments ce sont les instruments de production, alors que le bien acquis appartient à l’ordre de l’action. Car de la navette on tire autre chose que son propre usage, alors que de l’habit et du lit on ne tire que leur propre usage. De plus puisque la production et l’action diffèrent spécifiquement et que toutes deux ont besoin d’instruments, il est nécessaire qu’il y ait entre eux la même différence spécifique. Or la vie est action et non production, c’est pourquoi l’esclave est un exécutant parmi ceux qui sont destinés à l’action ».

 Aristote, *Les Politiques*, I, 4, trad. P. Pellegrin, Paris, GF-Flammarion, 1993, p. 97.

22. « On ne peut rendre compte de l’activité technique en la classant parmi les besoins pratiques de l’homme, c’est-à-dire en la faisant apparaître comme catégorie du travail. Bergson a rattaché l’activité technique à l’*homo faber*, et a montré sa relation avec l’intelligence. Mais il y a dans cette idée de la manipulation des solides comme fondement de la technicité une présupposition qui empêche de découvrir la véritable technicité. Bergson part en fait du dualisme axiologique du clos et de l’ouvert, du statique et du dynamique, du travail et de la rêverie ; le travail attache l’homme à la manipulation des solides, et les nécessités de l’action sont au principe de la conceptualisation abstractive, du primat accordé au statique par rapport au dynamique, à l’espace par rapport au temps. L’activité du travail est donc bien enfermée dans la matérialité, rattachée au corps. C’est si vrai que la science même, dont Bergson a senti qu’elle utilisait des schèmes techniques, est considérée comme ayant une fonction pratique, pragmatique ».

 G. Simondon, *Du mode d’existence des objets techniques* (1958), Paris, Aubier, 2012, p. 344-345.

23. « Jusqu’à ce jour, la réalité de l’objet technique a passé au second plan derrière celle du travail humain. L’objet technique a été appréhendé à travers le travail humain, pensé et jugé comme instrument, adjuvant, produit du travail. Or, il faudrait, en faveur de l’homme même, pouvoir opérer un retournement qui permettrait à ce qu’il y a d’humain dans l’objet technique d’apparaître directement, sans passer à travers la relation de travail. C’est le travail qui doit être connu comme phase de la technicité, non la technicité comme phase du travail, car c’est la technicité qui est l’ensemble dont le travail est une partie, et non l’inverse.

 Une définition naturaliste du travail est insuffisante ; dire que le travail est l’exploitation de la nature par les hommes en société, c’est ramener le travail à une réaction élaborée de l’homme pris comme espèce devant la nature à laquelle il s’adapte et qui le conditionne. Il ne s’agit pas, ici, de savoir si ce déterminisme dans la relation nature-homme est à sens unique ou comporte une réciprocité ; l’hypothèse d’une réciprocité ne change pas le schéma de base, à savoir le schéma de conditionnement et l’aspect réactionnel du travail. C’est alors le travail qui donne son sens à l’objet technique, non l’objet technique qui donne le sien au travail ».

 G. Simondon, *Du mode d’existence des objets techniques* (1958), Paris, Aubier, 2012, p. 327.

24. « Mais il existe en certains cas une beauté propre aux objets techniques. Cette beauté apparaît quand ces objets sont insérés dans un monde, soit géographique, soit humain : l’impression esthétique est alors relative à l’insertion ; elle est comme un geste. La voilure d’un navire n’est pas belle lorsqu’elle est en panne, mais lorsque le vent la gonfle et incline la mâture toute entière, emportant le navire sur la mer ; c’est la voilure dans le vent et sur la mer qui est belle, comme la statue sur le promontoire. Le phare au bord du récif dominant la mer est beau, parce qu’il est inséré en un point-clef du monde géographique et humain. Une ligne de pylônes supportant des câbles qui enjambent une vallée est belle, alors que les pylônes, vus sur les camions qui les apportent, ou les câbles, sur les grands rouleaux qui servent à les transporter, sont neutres. Un tracteur, dans un garage, n’est qu’un objet technique ; quand il est au labour, et s’incline dans le sillon pendant que la terre se verse, il peut être perçu comme beau. Tout objet technique, mobile ou fixe, peut avoir son épiphanie esthétique, dans la mesure où il prolonge le monde et s’insère en lui. Mais ce n’est pas seulement l’objet technique qui est beau : c’est le point singulier du monde que concrétise l’objet technique. Ce n’est pas seulement la ligne de pylônes qui est belle, c’est le couplage de la ligne, des rochers et de la vallée, c’est la tension et la flexion des câbles : là réside une opération muette, silencieuse, et toujours continuée de la technicité qui s’applique au monde ».

 G. Simondon, *Du mode d’existence des objets techniques* (1958), Paris, Aubier, 2012, p. 254-255.

25. « Résumons les grandes orientations de l’économie primitive : une économie qui accorde sa place prépondérante à la nourriture et où la production quotidienne ne dépend ni d’une technologie complexe ni d’une division complexe du travail ; une économie qui privilégie le mode de production domestique, c’est-à-dire la maisonnée comme unité de production, la division du travail par sexe, l’autorité dévolue à l’âge, une production qui s’attache à satisfaire les besoins de la famille et la possibilité, pour le groupe domestique, d’avoir accès direct aux ressources stratégiques. Enfin un ordre social où le droit de contrôle sur les produits marche de pair avec les droits d’exploiter les ressources productives, où le commerce des titres est restreint et les privilèges de l’opulence peu probants. »

 M. Sahlins, *Âge de pierre, âge d’abondance. L’économie des sociétés primitives* (1972), trad. T. Jolas, Paris, Gallimard, 1978, p. 239-240.

26. « 173. *Les apologistes du travail*

 Dans la glorification du « travail », dans les infatigables discours sur la « bénédiction du travail », je vois la même arrière-pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, on sent aujourd’hui, à la vue du travail – on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir --, qu’un tel travail constitue la meilleure des polices, qu’il tient chacun en bride et s’entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût, de l’indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l’amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l’on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l’on adore aujourd’hui la sécurité comme la divinité suprême. – Et puis ! épouvante ! Le « travailleur », justement, est devenu *dangereux* ! Le monde fourmille d’ « individus dangereux » ! Et derrière eux, le danger des dangers – *l’individuum !* »

 Nietzsche, *Aurore*, trad. J. Hervier, Paris, Gallimard, 1980, p. 136.